TERRE LIBRE

Mensuel. — Un An : 3 fr. Le N° : 0 fr. 25. Organe Fédéraliste-Libertaire Année II Numéro 16. — Août 1935.

«Front populaire» égale: Front national

« En tête du cortège figureront le drapeau tricolore pris comme emblème des traditions révolutionnaires françaises... » («Humanité», du 29 Juin 1935).

Révolution prolétarienne d'une part, guerre et fascisme de l'autre, telles sont les alternatives inéluctables où se trouve acculée la société aujourd'hui.

Opposer la révolution prolétarienne à l'agonie irrémédiable du système démocratique bourgeois, au fascisme et à la guerre, telle est la ligne directrice invariable pour les révolutionnaires conséquents.

Mais les partis ouvriers actuels posent autrement le problème : « Renoncez au fascisme, demandent-ils à la bourgeoisie, et nous renonçons à la révolution ». Ils abandonnent alors plus ou moins ouvertement leur programme primitif et ne cherchent plus de solution que dans le maintien à tout prix du régime démocratique bourgeois, qui pourtant, parce que capitaliste, prépare la guerre et laissera la voie libre au fascisme.

Les avantages démocratiques, qui sont l'objectif suprême du Front Populaire, ne résident exclusivement, que dans la possibilité qu'a aujourd'hui la classe ouvrière de les utiliser pour ses buts révolutionnaires en les défendant par la lutte armée.

Mais le Front Populaire refuse la lutte armée, et les milices ouvrières. Il met toute sa confiance dans les délégations suppliantes auprès des ministres et préfets.

La « délégation permanente » des parlementaires et anciens ministres de gauche, devient l'état-major de la soi-disant « lutte antifasciste ».

Daladier et Pierre Cot sont, aux côtés de Maurice Thorez, les leaders applaudis du Front Populaire, ceux que *l'Humanité* du 7 février 1934 voulait mettre « au poteau », traitait de « fusilleurs », et qui n'étaient et ne sont que bourgeois peureux, prêts à laisser place, « dans l'intérêt de la nation », aux troupes et au gouvernement de La Rocque-Doumergue.

Le Front Populaire a pour ligne directrice, la peur du fascisme. Et le grand capitalisme agite cet épouvantail pour amener au service de sa politique les radicaux ainsi que les partis ouvriers qui se déclarent prêts à soutenir ou à constituer un ministère traître de défense républicaine. Préparer, par l'union sacrée, la guerre baptisée « démocratique » et « anti-hitlérienne », imposer aux travailleurs des mesures de déflation et plus tard de dévaluation, c'est dans ce but que la bourgeoisie entend utiliser le Front Populaire et peut-être le porter au gouvernement.

Dessin de Masereel

...Derrière le drapeau tricolore, c'est la course aux armements, la course à l'Union sacrée, la course à l'abîme !...

Et c'est par un tel discrédit des partis ouvriers qu'elle facilitera la propagande de masse du fascisme et son avènement au pouvoir.

Les couches travailleuses, surexploitées et affamées par la crise, cherchent une issue, votent à gauche en masse, et croient trouver un libérateur dans le Front Populaire qui, sous la direction des bourgeois de gauche à la Herriot-Daladier, les conduit à la capitulation, à la guerre et les paralyse devant le fascisme.

QUE FAIRE ALORS ?
COMMENT REAGIR ?

En dénonçant la duperie du Front Populaire !

En dénonçant les délégations diplomatiques des gauches, les manifestations tricolores.

En organisant, par contre, des équipes ouvrières armées et autonomes pour écraser les équipes fascistes.

En opposant au Front Populaire électoraliste, parlementaire et gouvernemental, des Comités de travailleurs décidés à l'action directe.

En organisant sur le terrain syndicaliste une minorité révolutionnaire capable d'impulser et diriger les luttes grévistes à venir.

En maintenant face à Staline et à Blum-Zyromsky la lutte révolutionnaire dans notre propre pays !

Terre Libre (1).

(1) Le présent appel, sauf modifications des quatre derniers paragraphes est la reproduction d'un manifeste de « l'Union Communiste », 10 rue Juillet, Paris 20e.

Sous forme de tract, il est à la disposition des militants moyennant 30 fr. le mille, au bureau de notre journal.

Terre Libre publie mensuellement les éditions régionales suivantes, rédigées et administrées selon le principe de la décentralisation fédéraliste :

Paris-Banlieue. — Marchal, 89 rue d'Angoulème, Paris XIe.

Nord-Est et Est. — Hoche Meurant, 1 rue d'Arcole à Croix (Nord).

Ouest et Nord-Ouest. — R. Martin, Maison du Peuple à Brest (Finistère).

Sud-Ouest. — L. Boué, sculpteur à Saint-Sulpice-la-Pointe (Tarn).

Centre. — R. Dugne, « Les Fichardies » au Pontel par Thiers (Puy-de-Dôme).

Midi et Sud-Est. — A. Prudhommeaux, 10 rue Emile-Jamais à Nimes (Gard).

Chômage

Tu as assez mendié du travail, chômeur. Tu as assez envié l'exploité dont tu guettes la place et la chaîne. Tu t'es assez humilié toi-même en te cachant comme un homme déchu. Reprends possession de ta vie : elle t'appartient. Revendique le droit d'utiliser humainement tes loisirs ; exige le libre accès à la culture : études, métiers, jeux, sports, voyages. Si tu ne sais que faire de tes mains, offre-les à tes frères de misère pour quelque réalisation commune et ne leur parle pas d'argent. Conduis-toi, non comme un chien qui cherche un maître, mais comme un homme émancipé du salariat. Seul mérite d'être respecté celui qui se respecte lui-même.

***

La première tâche d'un comité de chômeurs devrait être de créer un centre d'études sociales et économiques une bibliothèque circulante, un restaurant coopératif, une salle de fêtes, un dortoir pour les sans-abris, un dispensaire gratuit, une piscine, un stade. La seconde d'imposer un droit de réquisition sur tout ce que le capitalisme laisse perdre : matériaux et déchets, comestibles, outils, batîments, récoltes sur pied, terres incultes. La troisième de mettre en usage collectif ces richesses abandonnées, sans chercher à en tirer autre chose que la satisfaction des besoins personnels de chaque adhérent. Ne rien payer, et ne rien faire payer.

***

Si les sans-travail se rendaient utiles les uns aux autres, ils auraient amplement de quoi occuper leur journée, chacun selon ses goûts, talents et compétences. Et si leurs comités exigeaient que soit rendus à l'usage commun les richesses improductives en système capitaliste pour cause de chute des prix, faillite, non-rentabilité, etc... il ne leur serait pas nécessaire de mendier à l'Etat des allocations et des cartes. Le contrôle se ferait par les chômeurs eux-mêmes et non par les laquais du capitalisme.

***

Le grand obstacle à tout cela, c'est le règne de l'obéissance et de la corruption. Le « chacun pour soi, l'Etat pour tous » qui est la devise des politiciens de toutes nuances, a endormi l'esprit d'entr'aide et la dignité collective dans les masses. C'est à nous, ennemis de l'Etat, de la réveiller par notre exemple.

La reconnaissance d'une idéologie n'est rien. Ce qu'il nous faut conquérir, c'est la liberté de mouvement. La servitude antique a été balayée, non par le christianisme, mais par les grandes invasions. Le jour où le flot montant du chômage déferlera sur le monde, ç'en sera fait du salariat et de l'autorité. Par contre, tant que le chômeur se laissera immatriculer, discipliner, et militariser par l'Etat, son sort s'aggravera de jour en jour et avec lui le sort de l'humanité toute entière.

En toute sincérité

Personnellement, je ne connais pas René Gérin, mais comme ancien combattant, je puis être affirmatif dans les lignes ci-après :

Affreusement, j'ai souffert pendant la boucherie de 1914 à 1918 de tout mon être et, de ce fait, je ne voudrais pas que mon semblable puisse endurer, ni supporter les horreurs de ce que j'ai vu et vécu, et je dis qu'il n'y a que les fous ou des imposteurs qui puissent souhaiter un pareil retour.

La tranchée n'était pas le couloir où l'on dansait avec les poules de luxe ; c'était l'anxiété de chaque minute.

L'attaque ! Ce que je maudis le mensonge, lorsque des écrivains n'ayant jamais participé à cette furie, osent vanter la gloire d'assassiner l'homme d'en face.

Avant l'heure H..., comme disait l'état-major, combien de camarades ayant confiance en moi, croyant que j'étais invulnérable, me priaient d'écrire à leurs familles me donnant leurs papiers, leur argent en embrassant avec des larmes les photos des êtres aimés.

Alors, je comprends qu'un homme plus courageux que moi-même, dise : « *Non, plus jamais ça!* » Cet homme, c'est René Gérin, de tout cœur, je le remercie.

Gérin, brave pour une cause qui n'était pas la nôtre, tu as, au retour, su comprendre comment mourraient de pauvres poilus. Tu t'es souvenu des râles, des cris déchirants des mourants, appelant le plus souvent leur maman.

Oui, Gérin, tu es humain et ta noblesse de cœur te vaut d'être poursuivi.

Plus que jamais, maudissons la guerre.

Gérin, tu as pris la seule et digne voie, la bonne.

A bas la guerre ! LAURENT.

Le Désarmement des Ligues ou les « grenouilles marxistes qui demandent un roi »

Interpellation de M. Marc Rucart

JOURNAL OFFICIEL, Paris :

« M. Marc RUCART. — Je pense être l'interprète de la quasi-unanimité de mes collègues en disant qu'il faut absolument en finir avec ces questions irritantes qui sont posées surtout depuis le 6 février 1934. Il faut en finir avec l'équivoque dans laquelle nous vivons. Il faut en finir avec les prétentions audacieuses de ceux qui veulent, aujourd'hui encore, lancer contre le pays légal (1) ce qu'il appellent le pays réel (2). (Applaudissement à l'extrême-gauche et sur divers bancs à gauche).

» Si j'insiste, c'est que la mansuétude des gouvernements a trop laissé faire trop de provocateurs.

» Quand je dis trop de provocateurs, entendez-moi bien, je ne fais pas œuvre d'homme de parti. A la commission du 6 février, lorsque fut discutée la question des manifestations publiques, lorsqu'il fut parlé de certaines associations, *les socialistes et communistes membres de la dite commission ont déclaré eux-mêmes — la sténographie de nos débats en fait foi — qu'il était bien entendu que les mesures à prendre valaient pour tout le monde, de la droite à la gauche.* (Applaudissements à gauche et à l'extrême gauche). (*Lu*, 6 juillet).

(1) Le Parlement, le gouvernement, etc...

(2) Les masses.

Les Assassins recrutent !

Jusqu'ici on croyait que le fin du fin en matière d'anciens combattants, c'était l'association des Croix de Feu et Briscards, lesquels se font un honneur, comme l'on sait, de leurs années passées au front à tuer ou à faire tuer et qui essaient encore aujourd'hui de s'adonner à leur sport favori : l'assassinat.

Cependant voilà que le *Républicain* (!) *du Gard* ouvre ses colonnes drôlement démocratiques à une nouvelle organisation dont le titre est tout un programme : ça s'appelle « Les Nettoyeurs de Tranchées et Corps Francs » et ça se propose d'« entretenir la *fraternité* née dans les barbelés au cours des raids, coups de mains, patrouilles, et d'être par son activité d'une aide puissante, matérielle et *morale* aux véritables anciens combattants » (sic).

La Permanence en est à Paris, 47 rue de la Victoire. Quand on pense dans quels milieux étaient recrutés les corps francs, écume de la plus basse pègre, on peut conclure que cela fera de précieuses recrues pour les hommes d'ordre et que, si nous ne réagissons pas bientôt, nous n'en finirons plus de compter nos morts et nos martyrs.

Et félicitons le *Républicain du Gard* pour la publicité qu'il offre gratuitement, je suppose, aux «amis» de la république.

La reprise de la Bastille

Lorsqu'une troupe assiégée est autorisée à défiler une dernière fois, musique en tête et bannière au vent, avant d'être dirigée vers les geôles où le vainqueur se prépare à la claquemurer, cela s'appelle, sauf erreur, une *capitulation avec les honneurs militaires*. Le 14 juillet 1935, par la grâce de Pierre Laval, ministre de la bourgeoisie française, le prolétariat a été invité à défiler une dernière fois. Après quoi, démonstrations et cortèges seront irrévocablement supprimés ! Les partis politiques socialiste et communiste ont « librement accepté » cette suppression du droit de réunion et du droit de grève, ils ont pris l'engagement de la respecter. Ils ont obtenu en échange le droit à une suprême parade électorale, non pas même derrière leur propre musique internationale et leur propre étendard révolutionnaire, mais sous les plis du drapeau de Wagram et au chant versaillais de la Marseillaise. C'est ce que *l'Humanité* et *Le Populaire* sont d'accord pour appeler une grande victoire populaire. Encore quelques victoires de ce genre, et nous sommes foutus !

***

Ici même, il y a près d'un an, nous dénoncions la canaillerie ou la stupidité des gens qui exigent du gouvernement le désarmement des ligues fascistes par « une bonne loi ». L'armement des ligues fascistes n'est pas un but, c'est un moyen qu'emploie la bourgeoisie pour obtenir l'asservissement complet du prolétariat à l'esprit podosuceur de misère, de résignation et d'auto-sacrifice. Cet asservissement une fois obtenue de gré ou de force, les milices peuvent prendre des vacances « Prends bien ta purge et je cache le martinet », nous dit astucieusement le gouvernement de la troisième République. « La purge, la purge ! A bas le martinet ! Vive la purge ! » chantent les politiciens marxistes avec un enthousiasme communicatif. Après la purge des pleins pouvoirs, il en viendra une autre ; car, même caché, le martinet est toujours dans le tiroir.

***

Beaucoup de gens confondent l'antifascisme avec la peur des coups. En réalité, il n'y a qu'un moyen pour nous d'éviter les coups : c'est de servir nos maîtres avec abnégation, avec soumission, avec abjection, fidèlement et jusqu'à la dernière goutte de notre sang. A ce prix-là, nous sommes assurés d'être à peu près aussi bien traités qu'un chien obéissant et de voir le méchant fouet se muer pour notre joie en un charmant collier à sonnettes. Seulement voilà, tout le monde n'aime pas les colliers à sonnettes. Les anarchistes, par exemple, aiment mieux encaisser des coups (*et les rendre !*) que de mériter la médaille des vieux serviteurs grâce aux pratiques quotidiennement renouvelées du « podosuçage » (style Léon Daudet).

C'est pourquoi les antifascistes à la mie de pain les traitent généralement de provocateurs. Allons, camarades antifascistes sérieux, laissez-vous provoquer une bonne fois et brisez du même coup votre collier à grelots démocratique et le martinet de la répression fasciste.

Nous pourrons faire *alors* ensemble un 14 juillet qui en vaudra la peine.

Avis aux Lecteurs

Le concours d'émulation, dont la clôture était fixée au 31 juillet, s'est terminé avec la diffusion du n° 15 de *Terre Libre*. Arrivent en tête les équipes de Paris-Banlieue et du Midi (celle-ci en raison de l'aide financière et des suppléances administratives accordées à des régions voisines). Les résultats définitifs seront publiés dans le prochain numéro ; celui-ci, en raison des vacances, paraîtra avec un léger retard dont nous nous excusons d'avance. TERRE LIBRE.

Les Feuilles de Documentation de « Terre Libre » — No 12.

In Memoriam Nicolas Sacco

Torturé, diffamé et brûlé vif par la justice capitaliste américaine (5 mai 1920 — 22 août 1927)

Fragments de sa correspondance écrite en prison

ENFANCE

Les fleurs que vous m'avez envoyées la semaine dernière, m'ont rappelé les souvenirs de ma jeunesse. Il y a eu seize ans, cet automne, que j'ai quitté la vigne de mon père. Tous les ans, à l'automne, dès que la récolte était finie, je devais surveiller la vigne de mon père et. quelquefois même, je veillais la nuit, parce que près de notre vigne, il y avait quelques grandes fermes et, tout autour de notre vigne, il y avait de vastes prairies et des centaines d'animaux pâturaient nuit et jour sur cette vaste prairie. Aussi, la plupart du temps, je couchais là pour surveiller les animaux et les empêcher de venir trop près de notre vigne.

L'endroit où je dormais était un grand hangar que mon bon père, mes frères et moi avions construit. Le hangar était bâti près du puits qui est au milieu de la vigne et autour de ce cher hangar, il y avait beaucoup de plantes et de fleurs, mais il n'y avait pas de roses rouges.

Toutes les fleurs sont belles et parfumées, mais les roses rouge foncé ont le plus intense parfum et la plus vivante beauté parmi toutes les fleurs.

JEUNESSE

Je me rappelle toujours l'époque où mon frère Sabino et moi étions sur le bateau, venant vers ce libre pays, le pays qui fut toujours dans mes rêves.

Je me rappelle, il y a longtemps, le jour de nos fiançailles, j'ai acheté la première fois une belle robe bleue pour ma chère Rosina et ce cher souvenir est encore dans mon cœur.

C'était le 1er mai 1912, à Milford (Mass.), le jour anniversaire des cinq Martyrs de Chicago que l'humanité n'oubliera jamais. Alors, le matin du 1er mai 1912, je mis mon beau costume bleu marine et j'allais chez ma chère Rosina et quand je fus là, je demandai à son père s'il voulait lui permettre de venir à la ville avec moi, pour acheter quelque chose, et il voulut bien. Alors, vers une heure, nous sommes partis pour la ville et nous sommes allés dans un grand magasin et nous avons acheté un chapeau marron, une combinaison blanche, une robe bleue, une paire de bas marrons, une paire de souliers marrons, ainsi elle fut habillée des pieds à la tête. Mme Jack, je voudrais que vous ayez connu Rosina et vu comme elle était jolie, alors, tandis que la souffrance de maintenant la fait ressembler à une vieille femme.

Mais, Mme Jack, je n'ai jamais eu l'ambition de lui acheter des diamants ni rien de tout cela, mais je lui ai toujours acheté ce qui pouvait être utile.

PATERNITE

...Dante, mon petit Dante, est toujours dans mon cœur, est toujours mon aimable et cher garçon. Souvent, je me suis dit que c'était un garçon d'avenir, car il était toujours mon cher camarade et je pouvais lire autrefois son intelligence dans ses yeux brillants et francs. Je me rappelle quand nous habitions à South Stoughton (Mass.), dans notre chère petite maison, souvent nous allions le soir, Rosina, Dante et moi chez un ami qui habitait à un quart d'heure de chez nous, et Dante me posait en chemin des questions si difficiles qu'il m'était impossible de répondre. Alors, nous avions l'habitude de rester quelques heures chez notre ami et quand il était neuf heures, nous rentrions et Dante, à cette heure-là, était toujours endormi, alors je le prenais dans mes bras pour le porter à la maison et quelquefois Rosina m'aidait à le porter et alors, quand elle l'avait dans ses bras, nous nous arrêtions pour embrasser le petit visage rose. Ces jours-là, Mme Jack, étaient des jours heureux...

SOUVENIR

Par un beau matin de septembre, quand les rayons du soleil sont encore chauds à l'âme de l'humanité opprimée, je cherchais du travail à travers la ville de Boston et toujours je revenais vers les faubourgs du sud. Je rencontrais un de mes plus chers camarades et dès que nous nous sommes vus, nous avons couru dans les bras l'un de l'autre et nous nous sommes embrassés sur les deux joues. Et pourtant, il n'y avait pas très longtemps que nous ne nous étions pas vus, car quelques semaines auparavant, nous étions ensemble à Mexico. Mais cette affection spontanée, on la trouve toujours dans le cœur de ceux qui s'aiment et qui ont la même foi sublime, et un tel souvenir ne s'efface jamais du cœur du prolétaire.

REVE

J'ai été réveillé par un terrible rêve... terrible, oui, mais beau en même temps, et voici ce que c'était. Le rêve se déroulait dans un campement de mineurs en Pennsylvanie, il y avait là un grand nombre de travailleurs qui faisaient grève pour obtenir une meilleure paie, et les travailleurs supportaient impatiemment la longue attente, car les patrons des mines chassaient des maisons beaucoup de monde, des pauvres mères et leurs enfants qui pour le moment vivaient sous la tente dans un camp. Mais les pauvres mères n'étaient pas encore en paix, car elles savaient que l'on enverrait bientôt les soldats pour les chasser du camp.

Et alors la masse des travailleurs était complètement révoltée par la cruauté des patrons de la mine. Dans ce camp, il y en avait deux ou trois qui parlaient et qui avaient l'habitude de dire une bonne et chaude parole pour la liberté du peuple. Pendant que l'immense masse des travailleurs applaudissait les orateurs, les soldats vinrent avec des fusils et des baïonnettes pour chasser la foule, mais après les sommations, ils trouvèrent que ça n'allait pas, les grévistes restaient sur place comme un seul homme. Et alors la lutte commença et pendant que la lutte commençait, je sautai sur une petite élévation au milieu de la foule et je commençai à dire « Amis et camarades et vous tous frères, que pas un de vous ne fasse un pas, celui qui bouge est vil et lâche, il faut que la lutte finisse ». Alors je me tournai vers les soldats et je dis « Frères, vous ne tirerez pas sur vos frères uniquement parce qu'on vous a dit de tirer ; non frères, rappelez-vous que chacun de nous a une mère et des enfants et vous savez que nous luttons pour une liberté qui est votre liberté. Nous demandons une patrie, une âme, une maison et du pain plus blanc... ». Alors pendant que je disais le dernier mot, un des soldats tira sur moi et la balle me traversa le cœur et pendant que je tombais, ma main droite pressée sur mon cœur, je m'éveillai de ce doux rêve ! Quand je fus éveillé, je vis que j'avais ma main droite étroitement serrée sur mon cœur comme pour ralentir la vitesse de ses battements. Je me tournai vers la fenêtre de ma cellule, et à travers les ombres de la nuit, je regardai le ciel, et pendant que je regardais, les étoiles éclairèrent mon visage et l'ombre disparut bientôt.

AVOCATS ET POLITICIENS

A Maître Fred H. Moore,

Monsieur : — Samedi, j'ai reçu votre lettre qui renfermait la carte postale que Mme M.-R. m'avait envoyée — et le petit pamphlet que vous ne m'envoyez que pour insulter mon âme. Oui, c'est vrai, parce que vous n'oubliez pas que vous êtes venu deux ou trois fois dans ces derniers mois avec des groupes de gens, et vous savez que je n'aime plus à les voir, mais vous ne les avez amenés, il me semble, que pour faire que mon âme soit aussi triste qu'elle peut l'être. Et je peux voir à quel point vous êtes intelligent et cynique, puisque après toutes mes protestations, après que je vous ai chassés, vous et vos amis les philanthropes, vous continuez encore vos infâmes spéculations sur le dos de l'affaire Sacco-Vanzetti. Alors, ce matin, avant que ces choses continuent, j'ai pensé à vous envoyer ces quelques lignes pour vous avertir, vous et vos amis les philanthropes du « Nouveau Comité de Recherches », de ne plus imprimer ces lettres avec mon portrait et mon nom, et d'enlever mon nom si vous imprimez encore de ces petits pamphlets, parce que vous et vos philanthropes, vous êtes servis de toutes ces choses pendant ces trois dernières années pour une infâme spéculation. Il y a de quoi devenir fou ou tuberculeux quand on pense qu'après toutes les protestations que j'ai faites pour vous obliger à finir, vous continuez, vous et votre légion d'amis, à jouer un jeu infâme. Mais je voudrais bien enfin savoir si vous êtes tous les patrons de ma vie !

ANNIVERSAIRE

A Vanzetti.

Ce matin, dès que j'ai été éveillé, ma première pensée a été de t'écrire quelques lignes pour t'envoyer mes meilleurs vœux et les plus ardents pour ton anniversaire. J'espère que ce sera le dernier des tiens et des miens, que nous passerons dans cette terrible et inique bastille, sur le sol de ce pays de la liberté !

La dernière fois que ma camarade Rosina est venue me voir, elle m'a dit qu'elle allait te voir avec la petite Inès, et tu peux imaginer le plaisir que cela m'a fait. Après, je lui ai demandé pourquoi elle n'emmenait pas aussi Dante, mais il faut qu'il aille à l'école, elle m'a promis qu'elle te l'amènerait dès qu'elle pourrait. Je pense que ce sera bientôt, car les vacances commencent le 21 juin et je sais que mon petit garçon a grande hâte d'aller te voir, il me l'a dit.

Alors, mon cher camarade, il semble bien que ce vieux monde dégénéré n'a pas encore fait

luire un beau jour pour nous, mais nous espérons toujours que, quelque jour, le soleil éclairera de nouveau nos âmes. En attendant, je finis en disant que, malgré tout, je vais assez bien et j'espère qu'il en est de même pour toi...

SOUFFRANCE

A Mme Evans

Votre carte de l'autre jour a été la bienvenue et j'ai été heureux de savoir que vous êtes en bonne santé et que vous profitez des vacances.

Dans votre carte vous me demandez comment va la vie. Eh bien, ma chère madame Evans, je pense que je vous ai raconté une fois que, quand j'étais petit, et dans toute ma vie de jeune homme, il était très difficile à ma famille de savoir d'où je souffrais quand j'étais malade. Il n'y avait que ma pauvre chère mère qui réussissait quelquefois à le savoir. Depuis le jour où je vous ai rencontrée, vous avez occupé dans mon cœur la place d'une mère, je vous respecte et je vous aime ; alors je vous dis en toute sincérité et du fond du cœur que cette vie terrible est insupportable et je me sens si nerveux et si fatigué de cette vie misérable que je hais jusqu'à mon ombre, que j'ai horreur de voir même mon ombre... Et alors vous pouvez comprendre combien c'est dur d'être enfermé depuis cinq douloureuses années dans cet horrible trou, loin des chauds baisers de ma chère compagne et de mes enfants, loin de tout ce qui est beau, loin de la joie d'être libre.

La vieille loi qui voulait qu'un homme soit pendu après quelques semaines, était bien moins cruelle que cette loi civilisée d'aujourd'hui qui tue un homme deux cent mille fois avant de le pendre.

SOLITUDE

A Mme Jack

Ces magnifiques fleurs de trèfle ont si profondément surpris mon cœur anxieux, que je ne peux pas vous dire combien je me suis senti profondément touché. En vérité je ne me rappelle pas avoir vu jamais de si grandes et de si belles fleurs de trèfle. Je me rappelle très bien que mon père en avait quelques pieds, mais les fleurs n'étaient pas aussi grandes que celles que vous m'avez envoyées, pas aussi grandes, mais leur parfum était immense et si vous pouviez voir les paysans quand ils reviennent du travail le soir, vous seriez étonnée de les voir cueillir toutes les fleurs qu'ils trouvent le long du chemin.

Quand miss Betty m'a apporté le trèfle, j'étais en train de lire *l'Histoire maritime du Massachusetts*,, et j'y étais profondément enfoncé avec l'idée d'en tirer tout ce que je pourrais, parce que très souvent, il arrive pendant le jour que je suis obligé de lire et de relire les mêmes pages pour un bien pauvre résultat.

Il est vrai que les meilleurs philosophes, les poètes et les savants, quand ils ont l'idée d'écrire un maître livre, recherchent inlassablement la solitude ; oui, mais pas comme ici, enfermé derrière ces tristes barreaux, dans ces murs froids et injustes, où il n'y a ni vie, ni espoir, où toute l'énergie pour l'action, et la passion pour l'étude sont consumées. Non, pas ici, en vérité ! Mais là-bas, entre toutes les harmonies de la mère Nature, sous les brillants rayons du soleil, où tout pousse d'une manière si vivace dans le cerveau et dans le cœur humains, l'amour, la vie et toute la végétation splendide. Oh la vie !...

Tout cela m'a amené encore à penser à la beauté et à l'humanité opprimée.

J'espère du fond du cœur que la nouvelle année nous apportera la grâce et que je retrouverai l'étreinte de ma famille et de la grande famille humaine.

VISION

A Vanzetti

Me voici, comme toujours, dans cette cellule étroite et triste, marchant de long en large, de long en large, tout en essayant de donner une idée à chacune des chères images qui se pressent en foule dans mon cerveau. Je pensais qu'après toute cette longue année de persécution, au lieu de voir s'ouvrir la porte de la prison, l'orage s'appesantissait encore plus cruellement sur nos épaules. Mais parmi tous ces sombres nuages, il y a toujours un chemin lumineux qui va vers la vérité, et là sous les cieux bleus étincelants, un doux et bien aimé foyer apparaît à mes yeux, pendant que deux charmants enfants cherchent et appellent leur père, et sur le plus haut sommet, une mère chérie, lasse et usée, mais jeune et sainte, est assise ; elle regarde les enfants, elle sourit, et l'on voit l'amour dans ses yeux, en attendant d'embrasser son cher camarade. Et tout près de cette chère vision, au pied du cyprès, là où la lumière brille, il y a ton portrait d'hier confiant et loyal.

Aujourd'hui m'apparaît comme un martyre. La vision de ce portrait n'est autre chose que l'idée que j'ai depuis deux ou trois jours de t'envoyer ces quelques mots. Aussi ce matin, au réveil, j'ai pris ma plume et j'ai commencé de t'écrire ces lignes, certain que tu aurais du plaisir à les lire et à savoir que malgré ce long chemin de croix, je suis encore vivant. Et comment je vis, je n'en sais rien, mais je vis comme j'ai toujours vécu pendant cette bataille. Comme tu vois, si je ne t'ai pas écrit durant ces derniers mois, cela ne veut pas dire que je t'ai oublié, non, je pense souvent à toi et chaque fois que je vois ma famille et mes bons amis, je demande de tes nouvelles...

Quant à notre affaire, je ne sais plus que penser, — parce que l'expérience des années passées nous a appris à ne pas nous faire d'illusions. Mais c'est la fin de la lutte, au moins espérons-le.

L'AMOUR ANARCHISTE

A Mme Henderson

Vous êtes comme toutes les grandes et bonnes mères, dès que leur peine s'adoucit un peu, dès que leur lutte s'apaise, elles ouvrent leur cœur pour recevoir la peine et la douleur de leur frère. C'est pourquoi votre visite m'a fait du bien, car vous n'êtes pas seulement de ces nobles et bonnes mères qui connaissent et embrassent la douleur de leurs frères opprimés, mais vous avez aussi la force de réserver encore votre cœur pour vos bien aimés.

Il y aura quatre ans le mois prochain, je me rappelle que ma compagne Rosina, comme vous, elle était sensible — tellement que chaque fois que je lui parlais de ma vie en prison, les larmes coulaient sur son visage bien aimée. Mais depuis cette époque, depuis ma grève de la faim, je ne lui ai plus rien dit pour ne pas voir souffrir cette âme fragile et bien-aimée... A propos, Mme Henderson, vous rappelez-vous que je vous disais combien il y avait d'injustice et de cruelle persécution dans cette libre société d'aujourd'hui, et surtout pour les pauvres ? Oui, c'est grand et noble d'être riche et d'être bon et généreux pour le pauvre peuple exploité, mais plus noble est le sacrifice de celui qui n'a rien et qui partage son pain avec ses frères opprimés. Pardonnez-moi, Mme Henderson, ce n'est pas pour vous diminuer ou pour vous méconnaître, vous, Mme Evans et toutes les autres œuvres humaines en généreuses ; je crois sincèrement que tout cela est noble et je le respecte, mais c'est la voix ardente et sincère d'un cœur qui bat anxieusement et d'une âme libre qui a vécu parmi les travailleurs toute sa vie et qui les aime...

A Mme Winslow

Beaucoup de mes amis et de mes camarades espèrent comme vous espérez, et c'est tellement triste de les voir s'endormir dans cet optimisme et cette illusion, pendant que nous sommes devant la chaise életrique. Mon espoir, le seul qui reste aujourd'hui dans mon cœur, c'est que les amis et les camarades et le prolétariat international nous sauveront de cette inique exécution.

N'ayez pas peur ! Quand je pense à cette pauvre humanité stupide et opprimée, à la souffrance de ma bien-aimée Rosina, et à toutes les persécutions endurées pendant ces sept ans de cellule, j'oublie réellement ce que c'est que la crainte. Si la conscience des juges du Massachussets voit un moyen de nous pendre, ne vous en faites pas, chère amie, il nous exécuteront sans pitié.

Cette persécution cruelle et aveugle, cet emprisonnement de tant d'années, m'ont appris que mes amis et mes camarades ont tort de garder les vieilles illusions du passé — demain, ce sera trop tard et ils le regretteront. Pourtant, tout cela ne trouble point ma paix, ne peut pas troubler une âme libre qui a toujours rêvé de marcher droit dans le radieux sentier qui conduit vers la conquête de la liberté pour tous les exploités et pour tous les opprimés — tout cela ne peut pas me troubler, parce que quand on pense que l'on a été dépouillé de la liberté de sa vie, du développement du rêve de sa vie, de toute la beauté et de toute la bonté... on ne se sent pas triste en disant au revoir à cette vieille société décrépite.

C'est vrai qu'il y a au plus profond de mon cœur, l'idée de mes bien aimés et surtout des petits, oh oui ! Mais cette idée, mais le souvenir de l'affection sans défaillance de ma chère compagne... je trouve réconfortant de savoir que c'est la fin et que c'est mon dernier 5 juillet.

A Mme Williams

J'espère du fond du cœur que vous me comprenez — naturellement je suis las d'avaler toute cette lie et toute cette ordure dont je ne sais que faire. Je suis las d'écouter votre petite histoire d'aujourd'hui pour demain, et n'oubliez pas que l'inquisition cruelle et la persécution n'ont été en aucun temps un moyen pour instruire et pour apprendre à aimer. Cela n'a jamais été et ne sera jamais, ma pauvre camarade ! Je vous dis que je suis las de supporter cette persécution lâche des gens de loi en qui vous avez confiance. Je voudrais que personne ne souffre et que moi seul souffre et sois crucifié par cette loi inique, parce que j'ai essayé de frapper au cœur cette société décrépite, d'aller vers la liberté et le bonheur complet des exploités. Je voudrais que l'on comprenne cela, et que, après moi, personne ne souffre, parce que je suis las de supporter toutes ces choses et d'écouter vos vaines petites histoires.

Je sais que je vous fais de la peine et j'en souffre. Mais je vous demande, mère ! de penser de moi ce que vous avez toujours pensé dans ces années de lutte, je vous aime comme j'aimais ma pauvre chère mère. Si je tombe, rappelez-vous que cette affection filiale sera ensevelie dans cet humble cœur qui vous a aimée comme on peut aimer une bonne mère...

J'ai eu votre bonne lettre du 28 ce matin, et je vois avec joie que, même quand une lettre déplaisante de moi vous arrive, votre noble cœur reste affectueux pour ceux que vous aimez.

Merci, mère, vous êtes bonne comme ma pauvre chère mère était bonne et généreuse. Son souvenir m'est triste dans ces jours, car je l'aimais par-dessus tout ; mais dans ce souvenir je retrouve aussi la joie d'avoir tout trouvé en vous et en tous ceux que j'aime.

Les jours sont assez noirs et sombres et vraiment ce matin, je n'étais pas très bien. Pourtant, je sentais quelque chose de vivant dans mon cœur que je ne peux décrire, oui, pourtant c'était un grand jour. Car Rosine et les deux enfants sont venus me voir et malgré tout et bien que la visite ait été courte, il ne faut pas oublier quelle surprise et quelle grande chose ce fut...

A Mme Henderson

Comme vous le savez, j'habite toujours le même hôtel, la même chambre, et aussi le même vieux n° 14 — mais le 1er juillet, on nous transportera sans doute dans la maison de la mort et de là — dans l'éternité. C'est le vœu le plus cher de tous les inquisiteurs du gouverneur Fuller... Mais pourtant, même aujourd'hui, le parfum de roses rouges fanées réveille dans mon âme le souvenir des amis et des camarades et la chaleur des vieilles amitiés.

Ici le dimanche est toujours plus monotone et

plus triste que les autres jours, et aujourd'hui, il est plus sombre que jamais. Mais ce doit être charmant de voir, dans la campagne, les arbres, les fleurs, les vastes prairies verdoyantes ça et là et tous les vergers en fleurs — pendant que, dans mon âme s'élève le désir de la vie libre plus ardent et plus joyeux aujourd'hui que jamais — mais, malheur à moi !

La semaine dernière, ce fut une grande surprise pour moi de trouver ces quatre belles roses dans un vase et je me suis demandé quelle aimable main les avait mises là. Enfin M. Purtis vint par là et me dit que Mme B. avait apporté ces roses pendant que j'étais dans la cour. Si vous la voyez, faites-lui mes meilleurs vœux et remerciez-la pour ces charmantes roses qu'elle m'a apportées.

Samedi, quand nous avons parlé de votre famille, j'ai vu l'émotion qui a éclairé votre visage et en revenant dans ma cellule, j'ai pensé que vous deviez aimer tendrement votre famille. C'est une consolation pour moi, car je sais que quand on s'aime, même dans les tortures de la lutte, ou dans la pauvreté, l'amour reste toujours ; ici l'amour... va plus loin, beaucoup plus loin, — comme *l'amour Anarchiste*. C'est à cause de lui que nous sommes encore vivants, et nous vivrons, malgré l'inquisiteur Thayer et tous ses acolytes qui nous ont condamnés à mort, il y a des hommes et femmes généreux comme vous et comme les travailleurs du monde qui veulent que nous soyions libres et que nous revenions à la vie pour nous battre encore, pour conquérir *l'amour et la liberté*.

ADIEUX

A sa Fille

Ma chère Inès,

Je voudrais que tu puisses comprendre ce que je vais te dire et je voudrais écrire si simplement, j'ai un tel désir que tu comprennes toute l'anxiété du cœur de ton père, car je t'aime tant, que tu es la petite bien aimée la plus chérie.

C'est très difficile de te faire comprendre, car tu es si petite, mais je vais essayer du plus profond de mon cœur de te faire comprendre combien tu es chère à l'âme de ton père. Si je n'y arrive pas, je sais que tu garderas cette lettre et que tu la reliras plus tard, et tu verras et tu sentiras cette même affection palpitante que ton père sent en t'écrivant... J'aurai toujours sur moi ta petite lettre chérie, elle sera sur mon cœur jusqu'au dernier jour de ma vie. Quand je mourrai, elle sera enterrée avec ton père qui t'aime tant, comme il aime ton frère Dante et ta chère sainte mère.

Tu ne sais pas, Inès, quelle chère et grande chose cette lettre a été pour ton père. C'est le présent le plus précieux que tu aies pu me faire, ou que j'aie pu souhaiter pendant ces tristes jours. Ç'aurait été le plus grand trésor et la plus grande douceur de ma vie de lutte, si j'avais pu vivre avec toi et ton frère Dante et votre mère dans une gentille petite ferme et entendre ta petite voix sincère et connaître ta tendre affection. L'été, nous nous serions assis près de la maison à l'ombre d'un chêne, j'aurais commencé à t'enseigner la vie, et à lire et à écrire ; je t'aurais vue courir, rire, pleurer, chanter dans la prairie verte, cueillir des fleurs sauvages d'un arbre à l'autre et aller, des bords du ruisseau clair et rapide, dans les bras de ta mère.

Car les belles et bonnes choses de cette vie, la mère nature nous les a données, à tous, pour la conquête et la joie de la liberté. Les hommes de cette vieille société mourante m'ont arraché brutalement des bras de ton frère et de votre pauvre mère. Mais, malgré tout, l'esprit libre et la foi de ton père survit, et j'ai vécu pour cette foi, et pour ce rêve que quelque jour je reviendrais à la vie, aux baisers de votre chère mère, parmi nos amis et nos camarades, mais le malheur est sur moi !

Je sais que tu es bien gentille et que tu aimes ta mère, Dante, et tous les bien-aimés, et je suis sûr aussi que tu m'aimes un peu, car je t'aime tant et tant. Tu ne sais pas Inès, combien je pense à toi chaque jour. Tu es dans mon cœur, dans mes yeux, dans tous les coins de cette triste cellule, dans le ciel et partout où je regarde.

Alors, donne les meilleures pensées de ton papa à tous les amis et aux camarades et surtout aux bien-aimés. Tout mon amour et tous mes baisers à ta mère et à ton frère.

Avec les plus affectueux baisers et les plus ineffables caresses de celui qui t'aime tant qu'il pense toujours à toi. Chaudes amitiés de Bartolo à vous tous. *Ton père.*

Aux Camarades

Mes chers amis et camarades,

Dans la cellule des condamnés à mort, on vient de nous informer que le gouverneur Fuller a décidé de nous tuer le 10 août. Nous ne sommes pas surpris de cette nouvelle, car nous savons que la classe capitaliste ne connaît pas de pitié pour les bons soldats de la révolution. Nous sommes fiers de mourir et nous tomberons comme tout anarchiste doit tomber. A vous maintenant, frères, camarades! comme je vous l'ai dit hier, vous pouvez seuls nous sauver, nous n'avons aucune confiance dans le gouverneur, car nous avons toujours su que le gouverneur Fuller, Thayer et Katzmann étaient des assassins. Nos ardentes et fraternelles pensées à tous.

A son fils

Mon cher fils, mon cher compagnon,

Depuis la dernière fois que je t'ai vu, je pense à t'écrire, mais j'en ai été empêché parce que ma grève de la faim s'est prolongée, et parce que j'ai eu peur de ne pas être capable de m'expliquer.

L'autre jour, j'ai arrêté la grève de la faim et aussitôt j'ai pensé à toi pour t'écrire, mais j'ai trouvé que je n'avais pas assez de force pour faire une longue lettre d'un seul coup.

Cependant, il faut que je t'écrive avant qu'on nous emmène de nouveau à la Maison de la Mort, parce que je suis persuadé qu'aussitôt que la cour aura refusé un nouveau jugement, nous serons emmenés là-bas. Entre Vendredi et Lundi, si rien n'arrive, nous serons électrocutés à minuit le 22 août. C'est pourquoi me voici plein d'amour et le cœur ouvert aujourd'hui comme hier.

Je n'aurais jamais pensé que nos deux vies inséparables pourraient être jamais séparées. Mais la pensée de sept années douloureuses annonce que cela va se réaliser, mais cependant il n'y a rien de changé dans l'inquiétude et la palpitation de notre amour. Bien plus, je crois que notre amour est plus grand aujourd'hui que jamais. C'est une grande consolation, mais c'est aussi une grande chose, parce qu'ainsi tu peux voir ce qu'est l'amour non seulement dans la joie mais aussi et surtout dans les luttes de la douleur. Rappelle-toi ceci, Dante. Nous l'avons prouvé, et vanité à part, nous en sommes fiers.

Nous avons beaucoup souffert pendant ce long calvaire. Nous protestons aujourd'hui comme nous protestions hier. Nous protestons toujours pour qu'on nous rende notre liberté.

Si j'ai cessé la grève de la faim l'autre jour, c'est parce qu'il ne restait plus aucune trace de vie en moi. Car j'ai protesté hier avec cette grève, comme je proteste aujourd'hui encore au nom de la vie et non pas de la mort.

J'ai renoncé à la grève de la faim parce que je voulais embrasser encore ta petite sœur Inès et ta mère et tous les amis bien-aimés et les camarades de vie et non pas de mort. Aussi, Fils, aujourd'hui la vie commence à ressusciter, lente et calme, mais sans horizon et toujours avec la tristesse et les visions de la mort.

Quelle joie de te voir enfin, mon cher petit, après avoir tant parlé avec ta mère et après avoir rêvé de toi jour et nuit. Avoir parlé avoc toi comme nous parlions ensemble dans les jours... dans ces jours. Je t'ai dit beaucoup de choses pendant cette visite, et j'aurais désiré en dire beaucoup plus, mais j'ai senti que tu resterais le même petit garçon affectueux, dévoué à ta mère qui t'aime tant, et je ne veux pas insister, car je suis sûr que tu seras le même petit garçon et que tu te rappelleras toujours ce que je t'ai dit. Je le sais et je sais aussi que ce que je vais te dire te touchera profondément, mais ne pleure pas, Dante, car trop de larmes ont été versées inutilement, comme celles de ta mère pendant sept ans et toutes en vain. Aussi, Fils, au lieu de pleurer, sois fort pour pouvoir consoler ta mère et quand tu voudras faire oublier à ta mère la solitude décourageante, je vais te dire ce que je faisais. Emmène-la faire une longue promenade dans la campagne, cueillez des fleurs sauvages, reposez-vous à l'ombre des arbres entre la musique du ruisseau rapide et la douce tranquillité de la mère nature ; je suis sûr qu'elle jouira de tout cela et toi aussi seras heureux. Mais souviens-toi toujours Dante, dans le jeu du bonheur ne prends pas tout pour toi, mais descend d'un pas et aide les faibles qui appellent au secours, aide les persécutés et les victimes, parce qu'ils sont les meilleurs amis, ce sont eux qui combattent et tombent comme ton père et Bartolo ont combattu et sont tombés hier pour conquérir la joie de la liberté pour tous et pour les pauvres travailleurs. Dans ce combat de la vie tu trouveras beaucoup d'amour et tu seras aimé.

Ce que ta mère m'a dit de tes paroles pendant que j'étais enfermé dans cette Maison de la Mort et de l'Iniquité, ce qu'elle m'a dit, m'a rendu heureux parce que j'ai vu que tu étais l'enfant bien-aimé dont j'ai toujours rêvé. Quoi qu'il advienne, on ne sait jamais, mais s'ils nous tuent, n'oublie pas de regarder les amis et les camarades du même regard que tes bien-aimés, car ils t'aiment comme ils aiment tous les camarades qui sont persécutés et qui tombent. Je te dis, moi ton père, qui suis toute la vie pour toi, ton père qui t'aime et qui les voit et qui sait quelle est leur noble foi (la même que la mienne), quels sont les suprêmes sacrifices qu'ils font encore pour notre liberté, car j'ai combattu avec eux, et ce sont les seuls qui tiennent encore notre dernier espoir et qui aujourd'hui peuvent encore nous sauver de l'électrocution. C'est la lutte entre le riche et le pauvre pour la sécurité et la liberté, Fils tu comprendras plus tard cette inquiétude et cette lutte contre la mort de la vie.

J'ai bien pensé à toi quand j'étais couché dans la Maison de la Mort — les chansons, les petites voix tendres et gentilles des enfants dans la cour où était toute la vie et toute la joie de la liberté — à un pas de ces murs qui renferment l'agonie ensevelie, de trois âmes ensevelies. Cela me faisait penser à toi et à ta sœur Inès, et j'avais tant envie de vous voir. Mais je préférais que vous ne veniez pas à la Maison de la Mort et que vous ne voyiez pas cet horrible spectacle de trois êtres à l'agonie attendant d'être électrocutés ; je ne sais pas quel effet cela aurait produit sur des enfants. Mais d'autre part, si vous n'étiez pas trop sensibles, ce serait utile pour demain que vous puissiez utiliser cet horrible souvenir pour faire comprendre au monde la honte du pays dans cette cruelle persécution et cette injuste mort. Oui, Dante, ils peuvent crucifier nos corps aujourd'hui comme ils font, mais ils ne peuvent détruire nos idées, elles resteront pour les jeunes gens de l'avenir. Dante, quand je dis que trois vies humaines son enterrées, je veux dire qu'il y a avec nous un autre jeune homme, Celestino Madeiros, qui doit être électrocuté en même temps. Il a été deux fois dans cette terrible Maison de la Mort, qui devrait être démolie par les marteaux du vrai progrès, cette horrible maison qui sera dans l'avenir la honte des citoyens du Massachussetts. Ils devraient détruire cette maison et mettre à la place une usine ou une école pour instruire quelques-uns des pauvres orphelins du monde.

Dante, je te répète d'aimer ta mère et d'être très près d'elle et près des chéris pendant ces tristes jours et je suis sûr que, sentant ton brave cœur, et ta bonté, ils seront moins désolés. Et aussi, tu n'oublieras pas de m'aimer un peu, car je t'aime moi — ô petit garçon — et je pense tant et si souvent à toi.

Toutes mes pensées fraternelles pour tous les bien-aimés et mes baisers à la petite Inès et à ta mère. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père et ton camarade.

PIQURES DANS LA BAUDRUCHE

Monsieur d' la Rocque a dit.....

(Air : Monsieur d'Charette)

Monsieur d' La Rocque a dit aux combattants :
Mes enfants (bis)
Va falloir remett' ça pour un bout d' temps !

Pour abreuver vos poires
J'ai du ricin à boire
Que ma matraque noire
Vous fera déguster
Pour le bien d' vot' santé !

Monsieur d' La Rocque a dit aux ouvriers :
Tas d' fumiers, (bis)
J' vais vous apprendr' c' que j'appelle : travailler !

Pour abreuver vos poires
J'ai du ricin à boire
Que ma matraque noire
Vous fera déguster
Pour le bien d' vot' santé !

Monsieur d' La Rocque a dit aux paysans :
Tas d' croquants, (bis)
A moi le fric, à vous les boniments !

Pour abreuver vos poires
J'ai du ricin à boire
Que ma matraque noire
Vous fera déguster
Pour le bien d' vot' santé !

Monsieur d' La Rocque a dit à ses jeunots :
Mes agneaux, (bis)
Pour la Prochaine, il me faut votre peau !

Pour abreuver vos poires
J'ai du ricin à boire
Que ma matraque noire
Vous fera déguster
Pour le bien d' vot' santé !

Monsieur d' La Rocque a dit aux traîne-la-place :
Tas d' conasses, (bis)
Venez chez moi pour laper mes eaux grasses !

Pour abreuver vos poires
J'ai du ricin à boire
Que ma matraque noire
Vous fera déguster
Pour le bien d' vot' santé !

Monsieur d' La Rocque a dit à ses briscars :
Mes lascars, (bis)
Passez-moi d'vant, car voici les anar's !

Pour abreuver vos poires
J'ai du ricin à boire
Que ma matraque noire
Vous fera déguster
Pour le bien d' vot' santé !

Monsieur d' La Rocque a dit à ses sidis :
Mes amis, (bis)
Soutenez-nous, car je me sens flapi !

Ils ont voulu m' faire boire
Mon ricin pour les poires ;
Dans une fuite sans gloire
Je viens d' salir un peu
Le pan de ma ch'mise bleu' !

Les travailleurs ont dit à M'sieur d' La Rocque :
Vieux pébroqu' (bis)
Tu nous prenais sans doute pour des pédoqu's ?

Nous n'en voulons plus boire
D' ton ricin pour les poires,
Nous ne voulons plus croire
Qu'à l'émancipation
Par la révolution !

VARIETES

Mercredi, un grand déjeuner a eu lieu aux frais de la Princesse, pour les adieux de M. Machin ou Chose. Y assistaient les hauts fonctionnaires des Finances et de la Banque de France et les présidents et directeurs généraux des grandes banques, en tout 200 convives répartis par tables de dix.

A la sortie, quelqu'un eut cette réflexion sinistre :

— Une bombe là-dedans et la finance française n'existerait plus.

Nous empruntons cette information à *Commentaires*... qui ne l'a fait suivre d'aucun.

Nous non plus, d'ailleurs.

Mais c'est à cause de la loi de 1881 sur la Presse.

N'importe. A la place de ce titre, *Variétés*, nous eussions préféré : *Pleurez mes yeux !*

(Le Merle Blanc).

Petite Histoire de France

On a coutume d'apprendre aux petits enfants de Perpignan, Dunkerque, Strasbourg, Brest, Nice, Tombouctou, Saïgon, Tananarive et autres lieux, que leurs premiers ancêtres ont été des hommes grands et forts, au teint clair, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui vivaient dans les forêts et *passaient leur temps à se battre*. Leur pays n'était autre que cette grande tâche rose sur les cartes de géographie qui s'appelle aujourd'hui la France. Mais à cette époque, il n'y poussait que des noix, des pommes sauvages, des glands et des châtaignes, qu'on abattait avec des perches. C'est pourquoi la grande tâche rose s'appelait alors « La Gaule ».

Comme notre but consiste à boucher, à l'usage des grands enfants, les trous que les marchands de livres d'école introduisent dans la vérité historique au point de la faire ressembler à un gigantesque fromage de gruyère — nous nous empresseront d'ajouter que ce récit de nos origines est une pure blague, inventée par quelques va-de-la-gueule et jean-foutres notoires, candidats à la paralysie générale et, peut-être, même aux élections législatives.

Les premiers qui se servirent d'un bâton pour « gauler » des noix, étaient de vulgaires « anthropoïdes », c'est-à-dire des singes noirs, velus, avec une gueule bouffie comme celle de Chéron, la mâchoire et le front fuyant de Primo Carnera. Sauf peut-être, à leur avantage, une certaine lueur d'intelligence dans le regard. *Ils ne se battaient que rarement et jamais sans motif sérieux ni pour de l'argent.* Ils ne connaissaient pas les cartes de géographie, et on les eût bien fait rigoler, si on s'était avisé de placarder, sur les troncs de leurs baobabs, les affiches blanches de la mobilisation générale, avec la signature de Poincaré et les petits drapeaux tricolores. Comme ils ne distinguaient pas leur gauche de leur droite, ils eussent été bien en peine de conquérir la rive gauche du Rhin ou de voter pour des politiciens.

A supposer que Madame Marthe Chenal ait entrepris de leur interpréter « la Marseillaise », drapée dans un drapeau tricolore, il est probable que ces vaillantes populations simiesques l'eussent reconduite jusqu'à la plus proche station de métro au chant unanime de « Oui ! nous n'avons plus d' bananes... » et n'eussent jamais tant regretté de n'avoir (en qualité de quadrumanes) rien que des mains à lui mettre au cul.

Tels étaient nos ancêtres communs, à nous, pauvres bougres, et à tous ceux qui s'intitulent rois, princes, comtes, comtesses et autres aristos. Il n'était pas question, alors, de singes *juifs* ni de singes *aryens*, de singes *nordiques* ou *latins*, de *peuple élu*, ni de races inférieures. Cependant, des expériences ont été tentées par des savants, qui ont remarqué que le sérum emprunté respectivement aux veines des populations blanches, jaunes et noires, présentait la propriété de coaguler imparfaitement: le premier, le sang du chimpanzé ; le second, celui de l'Orang-Outan et le troisième, celui du Gorille. Hitler aurait donc quelques droits à revendiquer sa parenté avec le chimpanzé, tandis que l'Empereur du Japon et Monsieur Pierre Laval seraient plus vraisemblablement les arrières petits-cousins des deux autres espèces d'anthropoïdes énumérés plus haut. Cette recherche de la paternité nous entraînerait trop loin s'il nous fallait l'appliquer à Jéroboam Mandel et nous craindrions d'offenser, par d'injustes comparaison, les habitants des cocotiers africains, lesquels n'ont pas coutume, reconnaissons-le, d'ouvrir les lettres qui ne leur sont pas destinées. Notons simplement que l'usage s'est maintenu, en France, d'appeler « singes » les patrons, et « monnaie de singe » les déclarations des populations, ce qui est une manière détournée de rappeler leur origine aux superbes et aux grands de ce monde.

Moscou a tout repeint.....

(Air : *Mon oncle a tout repeint...*).

Si tu vas j'ter l'ancre au port d'attache
De Thorez, Ramette et Gitton,
J' te préviens que cette bande de vaches
A tout changé dans la maison.

Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
L' numéro du 120
A son coup d' ripolin ;
Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
Les tables en pitchpin,
L'ange à purin,
La tinette à salir les copains...

La machine à plumer les volailles
Est en tricolor' maintenant ;
Et pour défendre la paix d' Versailles,
Paraît qu' faut la guerre aux allemands.

Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
Les cervelles en mie d' pain,
La conscience à Cachin ;
Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
La cabane à bourrins,
Les peaux d' lapin,
Et le grand ratelier à foin...

Quand un gars tombe aux mains des badernes
Qui lui font faire ses dix-huit mois,
L' Parti lui dit pour sa gouverne
Qu'il doit s' conduire en bon soldat.

Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
Les galons, les soutaches
Et les poils dans la main ;
Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
Les sabres, les moustaches
Des gueul's de vaches,
Et les quatre planches en sapin...

Pas plus tard qu'il y a quelques années,
La Société des Nati-ons,
Etait maudite et condamnée ;
C'était un foyer d'infection.

Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
Le fascisme italien
Est d'venu très copain ;
Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
La guerre aux Abyssins,
Les sous-marins,
Et la politique à Flandin...

Tout est remis à neuf en Russie :
Armée, police *et cœtera*.
Et les cellules en Sibérie,
Sont mieux qu' les loges de l'Opéra.

Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
Le Knout et le rottin,
Les autos des rupins ;
Moscou a tout repeint,
Tout repeint, tout repeint !
La huche du purotin,
Ousqu'y a pas d' pain,
Et l' buffet pour la danse de la faim...

Nous empruntons au bolchevisant *Travail* les lignes ssuivantes :

Prague, 29 mai. — Le Rude Pravo *(Le Droit Rouge) de samedi, publie de longs extraits de la* Pravda *de Moscou, dans lesquels celle-ci invite le Parti communiste de Tchécoslovaquie à redoubler d'ardeur dans sa lutte contre le fascisme et plus particulièrement contre le fascisme allemand.*

Cette invite et des instructions plus précises venues de Moscou, semblent porter leurs fruits. Au cours d'un grand meeting, tenu la semaine dernière, le député communiste Sverma a fait les déclarations suivantes :

« Nous sommes pour le maintien de l'indépendance tchécoslovaque, qui ne peut être défendue que par une armée forte, expurgée de ses éléments fascistes, et dans laquelle les travailleurs jouiraient de leurs libertés politiques. Nous demandons la restitution du droit de vote de l'armée ».

Liaison Internationale Ouvrière

Allemagne-Italie

Les deux Fascismes

Quand Hitler parvint au pouvoir et brandit le tison du fascisme dans toute son horreur, Mussolini et le Fascisme italien ne purent le récuser ayant, en quelque sorte, été traînés devant l'opinion publique internationale et ayant reçu leur juste part d'exécration.

Mais la dispute autrichienne, dans laquelle Mussolini apparut comme un champion anti-nazi, jointe au savoir-faire supérieur de la propagande fasciste, réussit petit à petit à dissocier les deux Fascismes dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, y compris des anti-fascistes déclarés, et qui croient que le fascisme italien est une forme adoucie de la dictature, plutôt favorable à la classe ouvrière.

Rien n'est moins vrai. Les deux fascismes ne sont pas autre chose que des Polices d'Etat, mais tandis qu'Hitler fait brutalement étalage de sa terreur et s'en glorifie, Mussolini, comme un seigneur de la Renaissance, accomplit son œuvre malfaisante de façon subtile ; si besoin est, il nie effrontément de l'avoir faite. De la même manière qu'un grossier voleur à l'esbrouffe diffère d'un adroit pickpocket, Mussolini l'emporte en canaillerie sur Hitler...

Mussolini ne persécute pas les juifs : j'en conviens. Mais alors qu'en Allemagne les juifs représentent environ 1 % de la population et sont pauvres pour la plupart, en Italie ils ne figurent que dans la proportion de un pour mille et sont de condition généralement aisée ; les italiens ne se soucient guère des préjugés de races et une agitation superficielle contre une poignée de gens qui sont riches, influents, souvent fascistes, puissants par leurs relations avec la finance internationale, ne pourrait convenir à Mussolini ; par contre, il se livre à une persécution impitoyable contre les minorités nationales : les Allemands dans le Tyrol, les Slaves en Istrie ; la langue de ces peuples est interdite même dans la vie privée, leurs noms patronymiques sont souvent italianisés de force, jusque sur la pierre des tombeaux ! Plusieurs livres ont été publiés à ce sujet, auxquels je prie mes lecteurs de se reporter pour se rendre compte de l'évidence.

Mussolini n'a pas de camps de concentration avec fils de fer barbelés et gardes d'assauts, c'est vrai. Mais il déporte ses adversaires dans de petites îles ou dans des villages reculés où les *confinati* vivent exactement dans les mêmes conditions que les prisonniers dans les camps nazis, sous le contrôle despotique et abusif de la Milice Fasciste.

Quiconque désire connaître en détail la vie d'un *confinato*, doit lire « l'Evasion » de F. Nitti. La déportation a lieu sans jugement, sur simple suspicion, par décision d'une Commission composée du Préfet fasciste de la province, du Chef de la police, de l'Avocat-général et d'un officier supérieur de la milice fasciste (Loi du 6 novembre 1926) ; la durée de la déportation est de une à cinq années et peut être renouvelée sur la demande du tribunal. Les anti-fascistes sont ordinairement déportés à leur sortie de prison, pour ceux ayant subi une peine de détention (Nello Traquandi qui avait été condamné à sept ans d'emprisonnement, sortit de geôle au début de novembre ; sans lui donner même le temps de revoir sa famille, il fut transféré à l'île de Pouza et déporté pour quatre ans).

L' « Admonestation » est la moindre punition prévue par la même loi et infligée par les mêmes Commissions ; elle consiste à emprisonner un homme dans son propre domicile ; il est contraint de demeurer dans la villle ou le village, ou dans un quartier assigné d'une ville ; il ne peut en sortir sans une autorisation de police ; il ne peut quitter son habitation que pendant un certain temps ; il ne peut fréquenter les lieux publics tels que : cafés ou cinémas que si la police le lui permet ; bref, il est à la merci de tout policier ou milicien, lequel peut entrer chez lui à toute heure du jour et de la nuit. Les dispositions de cette loi sont extrêmement vagues et arbitraires ; elles laissent le champ libre aux persécutions du fait de l'article 188 disant que le *confinato* ou *ammonito* ne doit pas donner prise à aucune suspicion !

Beaucoup des pires lois du gouvernement nazi ont été copiées sur celles décrétées depuis quelques années en Italie ; en voici quelques-unes :

Le Tribunal Populaire Nazi, composé d'officiers choisis par Hitler pour juger les « crimes » anti-nazis, est la copie exacte du tribunal spécial fasciste institué en novembre 1926, qui a condamné neuf personnes à mort et 1.656 à plus de 10.000 années de prison dans les cinq premières années de son fonctionnement (il est encore en pleine activité) ; dans les seuls jours du 20 et 21 octobre, il a condamné dix-neuf personnes à soixante-douze années de prison ; ses décisions qui sont sans appel, sont quelquefois prises *in camera*.

Une loi du 24 décembre 1925 a congédié des administrations publiques tous ceux qui sont suspectés d'anti-fascisme ; seuls les membres du parti fasciste peuvent être fonctionnaires de l'Etat.

Sans doute, les travailleurs manuels s'intéresseront de connaître les conditions de vie de leurs frères italiens. Je ne citerai que les plus récentes de ces conditions :

Un exemple instructif de l'habileté de Mussolini et de ses méthodes d'airain, nous est donné par sa toute dernière « semaine de 40 heures ». L'article 3 de ce règlement décrète que les salaires devront être réduits en proportion ; l'article 2 impose un prélèvement de 1 % du salaire normal et de 5 % du salaire plus élevé ; le produit de ces impôts sera versé à une caisse instituée au profit des travailleurs ayant une nombreuse famille, eux aussi soumis à la semaine de 40 heures.

Ainsi, cette prétendue réforme n'est pas autre chose qu'une acceptation officielle de la réduction générale du travail, réduisant de un sixième les salaires déjà maigres et accablant les travailleurs davantage par un surcroît d'impôts. Ceux qui trouveront singulier le fait que des ouvriers mal payés doivent secourir leurs camarades plus malheureux, ignorent, bien sûr, la Loi n° 2334 du 30 décembre 1929 qui, en même temps qu'elle consent des prêts spéciaux à l'industrie de la soie éprouvée par la crise, décrète (article 3) « qu'aucune perte éventuelle de gain ne sera supportée par le fonds de chômage ». Les salaires ont subi de notables réductions et sont d'environ 40 à 60 % plus bas qu'en 1928, bien que le coût de la vie n'ait diminué que de 35 % à peu près. Les travailleurs privés de l'appui de leurs propres syndicats, aujourd'hui interdits, sont livrés, sans défense, à leurs employeurs qui prennent avantage de cette situation ; le journal officiel « Lavoro Fascista », lui-même, émet souvent des plaintes. Quant au fort Etat fasciste, malgré ses tribunaux et sa police, il se révèle étrangement impuissant en ces occasions !

Du journal ci-dessus mentionné, je détache quelques cas édifiants : en Sicile, une femme de ménage travaillant journellement a un salaire fixe de 26 Lire (1) par semaine (n° du 19 septembre 1934) ; une blanchisseuse de Gênes est payée par ses patrons à raison de 467 Lire pour 1.200 heures de travail supplémentaire, soit 52 centimes de l'heure (octobre 1934). Un de mes amis a en sa possession l'enveloppe de paye d'un ouvrier d'industrie en Ligurie, indiquant un salaire de 27 Lire pour 36 heures de travail, ou 1 fr. 70 de l'heure ; de ce gain, 91.05 sont déduites à titre de diverses contributions, laissant ainsi une somme nette de 171.95 pour une semaine.

Une confirmation indirecte de l'abaissement du standard de vie est fournie par le fasciste « Corriere della Sera » (17 octobre 1934), qui admet que la consommation de viande à Milan, la plus riche ville d'Italie, est tombée de 40 kilogs par personne et par an en 1925 à 27 kilogs en 1932, chiffre encore plus bas que celui de 1881 (31 kilogs).

Les réactionnaires prétendent que la dictature est nécessaire pour assurer la prospérité ; cependant, la condition économique des Italiens est bien plus mauvaise qu'avant l'avènement de Mussolini, l'homme à la « main de fer » ; *et ils sont esclaves.*

DR. MAGRI.

(1) La Lira vaut au pair 1 fr. 35 environ.

Belgique

Les quelques mois du régime de « Rénovation Nationale » qui viennent de s'écouler, démontrent pourquoi la collaboration des ministres socialistes est nécessaire au capitalisme. Le gouvernement se flatte d'avoir empêché une hausse catastrophique des prix intérieurs... parce qu'il est parvenu à contenir les indices (gouvernementaux) du coût de la vie dans des courbes assez modérées. Mais les travailleurs, frappés au ventre par la dévaluation, réclament la remise des innombrables diminutions de salaires qu'ils ont eu à subir. Ils exigent aussi l'abrogation des décrets-lois diminuant les allocations de chômage. Cette révision ne se fait qu'au compte-goutte. Dans ce domaine, le ministre socialiste du travail dépend de son collègue des finances, le frère (les socialistes disent : ce n'est pas lui, ce n'est *que son frère*) du dirigeant du Comité Central Industriel de Belgique, Max Léo-Gérard. Les augmentations de salaires doivent être arrachées par les travailleurs par l'arme de la grève, dirigée non seulement contre le patronat, mais aussi contre les syndicats.

Les dernières grèves dans le bassin de Charleroi, accompagnées d'occupation des puits par les mineurs en grève étaient aussi bien dirigées contre les syndicats que contre le patronat et le gouvernement. Le gouvernement envoya ses gendarmes et utilisa des gaz lacrymogènes contre les grévistes. Les syndicats eux, coupèrent les vivres aux grévistes et les désapprouvèrent publiquement.

Ces mouvements, au cours desquels les ouvriers tentèrent de former leurs organes d'action directe en opposition avec les syndicats montrent — comme d'autres symptômes l'avaient déjà montré antérieurement — que la démagogie éhontée du réformisme autour du Plan du Travail n'a pas médusé les ouvriers et que malgré tout, un travail de regroupement s'accomplit au sein des masses.

J. HENNAUT *(L'Internationale).*

Grande-Bretagne

En marge du Jubilé Royal

Le 30 avril de cette année, le camarade Max Nettlau a atteint la 70e année d'une vie consacrée à l'histoire, à la bibliographie et à la collection « des archives » du mouvement libertaire dans le monde. Cette œuvre, belle entre toutes, est remarquable par le soin et le désintéressement extraordinaires qui la caractérisent. On peut considérer Nettlau comme le plus grand historien actuel de la Révolution, par ses études sur Bakounine, Malatesta et sur l'histoire de la Première Internationale. Sa connaissance des théories et des faits de l'anarchisme est absolument unique. Quelques-uns de ses ouvrages spéciaux ont été traduits en langue espagnole et sont maintenant en librairie. Mais faute d'argent, il lui est impossible de publier les œuvres capitales de toute une vie de labeur acharné.

Pendant que le royal parasite anglais défile au milieu de l'adoration stupide des foules, et que les milliards sont prodigués en insulte à la misère du peuple qui a sué vingt-cinq années de sang et de sueur pour entretenir la fainéantise couronnée, notre pensée va au camarade Nettlau, à l'homme libre dont la pensée ne s'est jamais prostituée à l'argent ni aux honneurs, et la fierté nous remplit le cœur.

Travail typographique exécuté en camaraderie et tirage sur les presses de l'Association Ouvrière « La Laborieuse », 7 rue J. B. A. Godin, Nimes (Gard).
Le Gérant : AUGUSTE BOULET.

Tribune régionale du Centre

Et cette autre « affaire » - là ?

Voici que l'on nous rebat les oreilles avec le « scandale » des stérilisés de Bordeaux, qui est surtout le scandale de leur détention illégale. A chaque année son « affaire », quand il n'y en a pas plusieurs, comme ce fut le cas pour 1934, où l'on vit les escroqueries d'un Stavisky et la fin grand-guignolesque de M. Prince défrayer la chronique.

Du jour où le cadavre mutilé du conseiller fut découvert à la Combe-aux-Fées, une ardente polémique s'engagea dans la grande presse. Les uns crièrent à l'assassinat, les autres conclurent au suicide. Des deux côtés, on prétendit apporter des preuves réduisant à néant la thèse de l'adversaire. Certains voulurent voir dans cette mort l'œuvre d'une « maffia » qui devait faire la fortune des humoristes et des chansonniers.

L'opinion publique, elle aussi, se partagea en deux camps. Comme à la lecture d'un des meilleurs romans policiers de Georges Simenon, de braves gens se passionnèrent au récit de l'enquête sur la mort mystérieuse de M. Prince Qui ne se souvient des retentissants reportages d'un grand journal vespéral ?

Ceux qui croyaient au crime en voulurent connaître les auteurs De grands noms furent cités. De hauts personnages furent compromis.

Et l'on songe à cette autre « affaire » qui se déroula de 1914 à 1918.

Elle ne se limita point à la France. Elle s'étendit au monde entier.

Il n'y eut pas un cadavre seulement. Il y en eut dix millions.

Avec dix-neuf millions de blessés, dix millions de mutilés, neuf millions d'orphelins, cinq millions de veuves, un amas de ruines, ils témoignèrent de l'activité de la maffia des munitionnaires et des gouvernants — maffia bien réelle, celle-là... mais dont les agissements ne firent l'objet d'aucune « révélation sensationnelle » dans la grande presse. Mieux, cette dernière chanta les louanges des assassins...

L'opinion publique, saoûlée de mensonges, ne réclama nulle enquête sur les responsabilités du massacre.

Costumés de neuf et pourvus du titre honorifique d'anciens combattants, les rescapés de l'hécatombe rentrèrent sagement chez eux faire l'amour et lire Clément Vautel. Ils apprirent ainsi qu'ils étaient des héros.

...Et c'est bien triste !

Mais les récriminations seraient vaines. Ils nous appartient de redoubler d'efforts pour démasquer les forfaits de la maffia internationale des armements. Pour éclairer l'opinion publique trompée. Pour exiger le châtiment des coupables du grand crime perpétré contre l'humanité, il y a vingt ans.

Ne nous décourageons pas devant l'énormité de la tâche : la route est longue, elle est semée d'embûches, mais elle mène à Tipperary... ANDRÉ MONTAGNE.

Chabreloche

Les chevaliers de la tête de mort, venus en grand nombre, courant juin, provoquer la population ouvrière de notre bourgade, les troupes de môssieu de La Rocque eurent à faire connaissance avec l'action directe des militants de la localité, décidés à ne pas se laisser brimer par les suppôts réactionnaires du grand capitalisme.

Nous applaudissons à cette manifestation d'action virile, assurés que de même, à l'avenir, toute tentative de dictature trouvera les opprimés prêts à la lutte pour la cause de la révolution sociale, contre tous les fascismes. *Un Libertaire.*

Clermont-Ferrand

Des camarades bien intentionnés mais, à notre avis, encore naïfs, nous reprochent parfois, amicalement, nos critiques à l'égard des politiciens de gauche.

Soyons moins sectaires, nous disent ces sympathiques, malgré certaines divergences de doctrine, en cette période troublée et incertaine. Sachons écarter ce qui nous divise pour grouper nos efforts contre l'ennemi commun, la réaction.

Soyons logiques, camarades, et, sans parti pris, raisonnons : Pensez-vous que la dernière guerre n'a pas provoqué assez de deuils et de ruines et qu'il faut, avec le pape Staline et tous les suiveurs bolchevistes *qui aiment leur pays*, surarmer pour activer le retour de la prochaine ?

Alors que Blum, le 10 juin, au congrès de Mulhouse, rappelle à nouveau : « *Qu'il espère, qu'en cas d'invasion du sol national par Hitler, tous les prolétaires se dresseront contre l'ennemi* », pensez-vous que ce fantoche est logique avec la formule socialiste : « Il n'existe aucune défense nationale pourr les travailleurs en régime capitaliste » ?

Par la superbe phrase ci-dessous que nous épinglons dans l'hebdomadaire régional S. F. I. O., vous jugerez vous-mêmes du bel idéal révolutionnaire qui anime les pitres pseudo-socialistes de notre contrée.

Sous la signature de M. V., l'*Auvergne Socialiste*, du premier juin, nous relevons ce passage très suggestif :

« ...C'est à l'aide de mots d'ordre nationalistes et chauvins mille fois répétés, que les équipes nationalistes hitlériennes ou fascistes se sont partout installées au pouvoir. Tel fut le cas en Allemagne, en Italie, en Autriche, en Pologne, etc... *En enlevant aux nationalistes forcenés le monopole d'une défense nationale qu'ils ont d'ailleurs usurpé, socialistes et communistes de tous pays les priveront ainsi d'un argument qui les a puissamment servis dans l'escroquerie des suffrages et le succès des urnes* ».

Avec pareilles théories, en effet, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle... et plaindre sincèrement les bons bougres d'inconscients qui restent, malgré tout, embarqués dans les galères politiques.

Allons, braves prolos, si vous ne voulez point être les artisans de votre propre suicide, il est grand temps de réagir. Rejetez l'autorité criminelle de tous ces imposteurs, prenez le balai, il y a urgence.

Pour la transformation sociale qui s'annonce proche, éduquez-vous, préparez-vous à l'action, rejoignez nos groupes anarchistes où, librement associés, nous préparons l'avènement d'une société d'équité et de paix véritable, sans exploiteurs ni politiciens.

LE RÉFRACTAIRE.

Courpière

Les habitants de notre petite ville possèdent encore l'heureux privilège de pouvoir contempler à diverses époques, les défilés guignolesques des processions cléricales.

Cependant, il faut le reconnaître, le bon goût de ces exhibitions de mardi-gras est diversement apprécié par les travailleurs de notre agglomération ; témoin l'aventure suivante qui s'est déroulée le dernier dimanche de juin.

Au cours de la procession, dite des « Fêtes Dieu », au moment où la foule des croyants se prosternait devant un autel provisoire, élevé intentionnellement en plein carrefour, une espèce de mécréant, conduisant un attelage de vaches traînant un char de foin, avait besoin du passage et vint le demander poliment, mais se le vit refuser.

Pensant avec erreur que la rue est faite pour circuler, et appelé par d'autres travaux, il voulu passer outre à l'interdiction des curés, ce qui lui valu d'être appréhendé aussitôt par quelques énergumènes, qui le croyant possédé du diable, pour l'exorciser, probablement, à défaut d'eau bénite, le jettèrent très charitablement dans le bac d'une fontaine proche, malgré une énergique défense !

Ajoutons que le héros involontaire de ce fait divers fut obligé de s'aliter après son bain forcé. Aussi, la nouvelle de cet exploit d'apaches de la part des pseudo-disciples du Christ fut-elle commentée en ville avec indignation et une protestation véhémente s'éleva de la part de tous les anti-cléricaux contre ces procédés dignes de l'Inquisition.

Cette petite anecdote nous démontre lumineusement que nous ne devons pas rester inactifs contre le péril noir.

Athées, libre-penseurs, libertaires, serrons les rangs contre le danger. N'oublions point que l'Eglise encore toute puissante reste le rempart du fanatisme, de l'ignorance et de l'asservissement qu'il faut abattre.

Contre la maffia des jésuites, pour élargir nos maigres libertés et travailler à l'avènement de la société juste et fraternelle, sans dieux ni maître, tous à l'action !

UN INCROYANT.

Issoudun

DIFFERENTS FLEAUX

La grêle a dévasté la région prospère qui s'étend au sud de Vierzon, de sorte que la plaine est nue et désolée ; un orage est venu, toute trace de fertilité et de culture a disparu. Désastre.

Pas au point de vue d'où se placent les statisticiens distingués, cependant. En effet, dans un journal d'Issoudun, M. Fouchet, président de la Société des Agriculteurs de France, n'a pas honte d'écrire sérieusement ceci : « 18 millions et demi de quintaux environ, » resteront encore sur le marché au 15 juillet pro- » chain... Malgré l'incontestable effort réalisé, le mar- » ché du blé est donc loin d'être assaini ; seule, une » récolte nettement déficitaire permettrait d'atteindre » ce résultat. »

Donc, la catastrophe de Vierzon, qui ruine de pauvres gens, est un incident favorable susceptible « d'assainir le marché ». Bien sûr, que le blé soit détruit en herbe ou qu'il reste invendable en stock, c'est tout aussi calamiteux pour le producteur. Mais il eut été bien plus simple, en ce cas, de ne pas semer du tout et de laisser la terre en friche, plutôt que d'attendre une chute de grêle, qui n'était pas obligée de survenir au moment... opportun. Car avec la science, les engrais, etc... les récoltes « nettement déficitaires », ça n'existe plus, et ce n'est pas de sitôt qu'on reviendra aux récoltes de famine, histoire de faire plaisir à M. Fouchet et aux accapareurs. Quant à la grêle, il y faut peu compter, elle occasionne des dégâts purement locaux et influe peu sur la statistique générale.

En société anarchiste, un tel langage ne pourrait être tenu ; la production, au lieu d'être la chose des profits individuels, serait en rapport mathématique avec la consommation ; il n'y aurait jamais pléthore, car, entre les nécessités et la faculté productrice, serait établi un *rapport scientifique* incessamment contrôlé ; et si arrivait qu'on détruisît des marchandises excédentaires, ce ne serait qu'une fois tout le monde satisfait, tous les besoins rassasiés ; alors, personne ne réclamant plus, il n'y aurait pas crime — comme aujourd'hui devant la gêne mondiale — à se débarrasser d'un trop-plein, dans un but non de spéculation, mais de désencombrement.

Autre malheur dans la région : la fonderie d'Issoudun est en voie de licencier son personnel. On a dit aux ouvriers de chercher des places. La grande entreprise de construction d'aéroplanes Hanriot (aéroport de Bourges) embauche les travailleurs. Cette usine travaille d'arrache-pied : les avions de bombardement en sortent comme petits pains du four. Un service d'autocars va chercher le personnel à domicile dans un rayon de 50 kilomètres. Qui paie ? *La défense nationale...*

Il faut ça. Weygand, Schneider, Laval, et autres autorités, sont décidés à fondre sur l'ennemi, principalement s'il faisait tant soit peu mine de vouloir toucher à la Russie, à la patrie prolétarienne. De son côté, si Staline nous envoyait au feu défendre la bourgeoisie française, il faut que nous soyons prêts. D'où l'activité des usines Hanriot. Dans cette branche de l'industrie, les économistes ne souhaitent jamais, pour assainir le marché, des « récoltes nettement déficitaires ». La grêle n'y fait pas non plus de grands ravages. Pour l'instant, dans ce domaine, on n'en est encore qu'à la *production*. Quand sonnera l'heure de la *consommation*, j'ai dans l'idée qu'il y aura des invalides.

Un qui se bidonne.

Thiers

La cléricaille fasciste vient de tenter un coup de sonde à Thiers, qui fort heureusement ne lui a guère réussi.

Sous le couvert de congrès eucharistique, les jésuites du Centre espéraient pouvoir rétablir les défilés carnavalesque des processions dans notre ville, cependant interdits depuis près de cinquante ans, et aussi s'exhiber publiquement durant quatre jours dans leurs clowneries du culte, sur la place du Foirail.

Malgré toutes les pressions de la gent cafarde, la nouvelle municipalité, appuyée par plusieurs groupements anti-cléricaux, n'a pas cru autoriser le retour des cortèges religieux, au grand dépit des calotins.

Ceux-ci, sous la signature de l'évêque, ont exrémenté leur fiel par un communiqué affiché à profusion en ville ; auquel d'ailleurs le groupe local de Libre-Pensée a répliqué énergiquement par plusieurs milliers de tracts, conçus en termes mesurés, mais vigoureux.

Démasqués et cloués au pilori, nos disciples de Bazile, furieux, ont tenté et tenteront encore toutes les manœuvres de vengeance dont peut être inspiré leur cœur charitable à l'égard des partisans de la liberté d'opinion et de pensée.

Ces bons apôtres, disciples du doux Jésus, n'ont-ils pas craint de s'abaisser au rôle de vulgaires mouchards, en dénonçant au directeur d'une maison d'alimentation, un gérant de succursale, coupable de n'avoir point voulu signer une pétition et d'avoir refusé de pavoiser son immeuble.

Mossieu l'évêque, accompagné du curé de Saint-Genès, ne s'est-il point distingué, jusqu'à venir faire de virulents reproches, dans son propre établissement, à la propriétaire d'un café d'où étaient partis des couplets n'ayant point l'approbation de ces messieurs enjuponnés. Les bonnes âmes... quels élégants exemples de charité et de tolérance très chrétienne.

Leur fameux pseudo-congrès s'est déroulé sans grand enthousiasme et face à l'indifférence goguenarde de la population laborieuse de notre petite cité. Le jour de clotûre, six mille tracts anti-religieux ont été à nouveau distribués en ville par les soins de la Libre-Pensée dont « La Sainte Boutique » de V. Hugo qui fut particulièrement goûtée du public.

Pour faire connaître à la population les actes peu délicats des disciples du pape, signaler les propres contradictions de doctrine ainsi que les erreurs voulues d'un compte-rendu fantaisiste, la Libre-Pensée a fait à nouveau éditer une série de tracts, qui, judicieusement distribués, ont mis le comble à la fureur des cléricaux.

C'est avec joie que nous avons enregistré ce vigoureux mouvement d'action anti-religieuse, contre l'empiètement des jésuites qui désireraient nous ramener aux époques moyennageuses.

Face aux émules du sinistre Torquemada, affirmons sans défaillance notre idéal anarchiste de libération totale. Pour la mort de tous les dieux et l'épanouissement intégral de la pensée, en une société d'harmonie et d'équité sociale, amis, soyons résolus, nous vaincrons.

MÉPHISTO.